

papiers de travail

TIRÉ A PART

langage et société

PUBLIÉ A LA MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME

AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

NUMERO 35

MARS 1986

LA LANGUE DE BOIS ET SON DOUBLE *

(Une analyse des analyses du discours politique soviétique)

P.SERIOD

(C.N.R.S. - IMSECO)

Il y aurait, en URSS et dans les pays socialistes, quelque chose comme une *langue*. Une langue particulière, à nulle autre pareille: la langue du pouvoir. Et cette langue serait reconnaissable, identifiable en tant que langue, si l'on en croit de très nombreuses études, tant soviétiques qu'étrangères (*1).

Cette langue, dite "langue de bois", "langue soviétique", posséderait un ensemble de caractéristiques: magie, mystère, laideur ou opacité maximale. Un tel ensemble, d'une problématique cohérente, implique à notre avis au moins un postulat de départ: il y a une "langue soviétique", c'est un *objet* d'étude, il faut la décrire ou la détruire, la combattre ou la purifier, mais nul doute: elle existe et c'est une langue.

*- Ce travail est la version originale d'un article qui doit paraître, sous une forme légèrement différente, en anglais, dans la revue *Sociocriticism* (Pittsburgh, USA), dans un numéro dirigé par Régine ROBIN.

*1- Exemple: "La langue de bois, qui désigne dans les pays communistes le jargon officiel de la presse et du discours, est la marque la plus certaine du pouvoir de l'idéologie. Elle comprend un vocabulaire, une stylistique, une rhétorique, une diction. Elle est immédiatement reconnaissable. Il suffit de lire quelques lignes, d'entendre à la radio quelques mots d'un discours pour qu'on devine aussitôt, avant même de savoir ce dont il s'agit, que c'est un discours en langue de bois et que celui qui parle est un communiste." (BESANCON-78, p.126).

C'est cette idée prégnante de la langue que nous voulons d'abord interroger. Qu'est-ce que cela veut dire, au juste, que la "langue de bois" est une langue? Quelle vision de la langue et de son fonctionnement est impliquée par cette affirmation? Quelle conception du sujet parlant ou de la communauté linguistique y est à l'œuvre?

Et si l'abondance d'études sur la "langue de bois", objet apparent, n'était en fait que la construction, par contraste, d'une *autre langue*, d'un autre objet, objet latent, jamais énoncé comme tel, mais dont l'analyse pourrait se révéler infiniment plus féconde?

C'est cet objet en creux, en *négatif* (au sens photographique et non axiologique) que nous voudrions ici mettre au jour, à partir des descriptions de l'objet *positif*: la "langue de bois soviétique".

I- La langue de ceux qui savent.

A/ Le Maître-Machiavel.

Les critiques de la "langue de bois", pour la plupart, nous présentent un personnage terrifiant, monstre linguistique, spectre surhumain aux intentions pourtant trop humaines: le Maître absolu de la langue, maître des mots, celui qui *décide* arbitrairement de leur sens:

"Dans la mesure où le Verbe - comme d'ailleurs tout le système de communication - se trouve entre les mains du Guide, de l'instance suprême, le mot, le signe, n'ont d'autre sens que celui qui leur est officiellement donné." (HELLER-85, p.289)

Le Maître, c'est à dire le pouvoir politique, crée aussi des mots nouveaux: c'est un *inventeur de langue*. Ainsi, pour A. et T. FESENKO (*2), qui, dès 1955, utilisaient le terme de "langue soviétique":

*2- Linguistes soviétiques émigrés aux USA après la deuxième guerre mondiale.

"Ils (les Bolcheviks) ont usurpé et monopolisé le droit de créer des clichés phraséologiques." (FESENKO, p.208)

La fabrication de la langue a elle-même une histoire:

"La première caractéristique de la langue soviétique est sa création planifiée (les fondements en sont posés avant même la révolution)." (HELLER-85, p.276)

La labilité du sens des mots est délibérément utilisée à des fins de *manipulation* par le Maître-Machiavel. C'est là le thème général de nombreuses études sur la propagande politique (*3) faites par des Polonais dissidents (*4).

La langue de bois, cependant, langue où les mots ont perdu leur "sens immanent" (HELLER-79, p.1) serait également un système linguistique que tout homme, même manipulé, pourrait décider ou non d'adopter, en toute connaissance de cause:

"L'Etat détermine la signification des mots, il décide de leur emploi, crée un cercle magique dans lequel chacun doit entrer, s'il veut comprendre et être compris au sein du système soviétique." (HELLER-85, p.275)

* Le vrai et le faux.

En un glissement imperceptible, on passe de l'instabilité du sens dans une langue "créée" et "monopolisée" par l'Etat (HELLER-85, p.293; FESENKO p.208) à un sens faux: le mensonge. Là les mots sont simplement des mots impropres, des mauvais mots:

"L'auto-admiration et l'auto-louange sont un paravent qui dissimule la triste existence des Républiques soviétiques, affublées d'épithètes grandiloquentes et plates: l'Ukraine fleurie, la Géorgie ensoleillée..." (FESENKO p.30)

Semblable problématique du mensonge implique ainsi la la liberté du locuteur de dire le vrai ou bien le faux, consciemment, c'est à dire un *choix* quant à l'adéquation du dire à la chose dite. La Maître-Machiavel aurait, par la langue, la liberté de dessiner une carte qui ne représente pas le territoire (*le mensonge*) ou de dessiner différentes cartes pour le même territoire (*le double langage*).

*3- Dénommée en Pologne "nowomowa", sur le modèle du "newspeak" d'Orwell.

*4- cf. KARPIŃSKI-84; *Język propagandy*-79.

* Les mots et les choses.

Mais la carte parfois, par son caractère incompréhensible ou faux, prend tant de place qu'elle en vient à prendre la place du territoire: la langue de bois, pour ses détracteurs, est un système où l'on ne voit plus que les mots, derrière lesquels la réalité s'efface, cesse d'être perceptible:

"Le bolchevisme est une véritable orgie de mots, qui pénètre partout, jusqu'au dernier village."

(Walter SCHUBART: Evropa i duša vostoka, cité dans FESENKO, p.45, sans indication de date)

(Dans la propagande) "les mots sont un but en soi."

(KARPIŃSKI, p.42)

On passe alors de l'instabilité référentielle à une parfaite opacité référentielle:

"Faite de clichés, la phraséologie nous ferme les yeux sur la véritable nature des choses et leurs relations, elle substitue aux choses réelles leur nomenclature, nomenclature de surcroît inexacte." (VINOKUR, LEF 1924, N°1, p.115, cité dans HELLER-85, p.281)

Le thème de l'opacité est constant dans les métaphores de l'obstacle à la transparence ou de la perte du *lien direct* des mots et des choses. Ainsi l'écrivain soviétique Kornej ČUKOVSKIJ, qui a longuement dénoncé la langue de la bureaucratie, langue dénommée par lui *kanceljarit* (*5) affirme que la *kanceljarit* est un "rideau de fumée, parfaitement adapté pour dissimuler la vérité" (ČUKOVSKIJ, p.134), une langue où les mots ont perdu "tout lien avec la réalité" (ib., p.135), "un mur aveugle impénétrable" (ib., p.135). De son côté KARPINSKI rapporte que dans les années 1950 en Pologne on considérait la langue du pouvoir politique comme "un message adressé aux Chinois à travers une lucarne fermée" (KARPIŃSKI, p.1).

Un message où l'on ne voit plus que les mots, qu'est-ce en fait, sinon de la poésie? Mais une poésie négative, dans une conception pour laquelle la fonction poétique du langage (au sens de JAKOBSON-63) est considérée comme mesurable, étant inversement proportionnelle à la quantité d'information véhiculée par le message:

*5- Sur le modèle des noms de maladies comme *difterit*, *meningit*.

"La langue de bois est un discours orné dans lequel les prescriptions rhétoriques ou poétiques, inaltérables, ont un primat absolu sur l'information. C'est dire que l'information brute échappe à son domaine." (MARTINEZ, p.509)

"La propagande est une sorte particulière de poésie, surtout quand elle n'a rien à voir avec la réalité." (KARPIŃSKI, p.4)

La poésie, ici, ne serait qu'un détournement pervers de la fonction référentielle du langage.

*Réel et surréel.

La "réalité", le "réel" sont, dans l'argumentation des détracteurs de la langue de bois, à la fois le point de départ et le terme ultime de la quête du parler-vrai.

"La formule de Marx: 'L'être détermine la conscience' s'applique parfaitement au domaine soviétique, si on admet que l'être - la réalité dans laquelle nous vivons - est créé par la langue. C'est une réalité illusoire. Mais il existe, parallèlement, une réalité vraie: le pain, l'amour, la naissance, la mort. La langue soviétique crée et prône une réalité illusoire, la langue vivante donne à la réalité authentique la possibilité d'exister. La formation de l'homme soviétique n'est, dans une large mesure, que le combat de deux langues." (HELLER-85, p.303)

Le Maître-Machiavel parviendrait donc, non seulement à fabriquer de la langue, mais encore à fabriquer une réalité d'un type nouveau, une "pseudo-réalité" (KARPIŃSKI, p.70):

"La propagande, principalement dans les pays de régime communiste, veut créer une réalité de type spécial, une réalité autonome, comme une carte du pays des contes de fées, sans aucun rapport avec la réalité que nous connaissons par ailleurs." (KARPIŃSKI, p.64)

Cette autre réalité a reçu le nom de "surréalité" dans les travaux d'A.BESANCON. Pour lui la "langue de bois", qu'il oppose à la "langue humaine", est une hallucination, un mirage où les mots ont le *pouvoir de créer* une surréalité qui n'a d'existence que verbale. Le système politique soviétique serait ainsi une "logocratie" (BESANCON-80, p.210).

Le surréel créé par la langue de bois s'apparente alors à un "cercle magique" (HELLER-85, p.306) dans lequel "l'homme (est) constamment hypnotisé par ces immuables formules magiques" (ib., p.289):

"Plus le pouvoir de Staline augmente, plus on voit s'agrandir la sphère des slogans, décisions magiques déterminant la voie suivie par le parti. (...) La parole du guide prend un caractère universel et absolu. Telle l'incantation du chaman, elle décide du destin des hommes, du sort de l'Etat, de la pluie et du beau temps." (ib., p.283)

Le pouvoir du Maître-Machiavel semble absolu sur une sorte de langue totalitaire qui opprime la pensée libre.

B/ Le Maître-herméneute (à maître, maître et demi).

Le pouvoir politique serait donc le maître des mots, qu'il utiliserait pour manipuler la conscience des gens. Or il semble exister, parmi ces gens, des êtres particulièrement conscients, qui *savent* retourner les mots faux pour retrouver le sens caché, qu'ils expriment au moyen des mots vrais. Ce sont les Maîtres-herméneutes.

Dans les années 1980-81, par exemple, en Pologne ont eu lieu des colloques universitaires consacrés à la "langue" du pouvoir politique (*6). Ces travaux avaient une visée prophylactique et pédagogique: leur but était à la fois d'apprendre et d'enseigner à se défendre contre la propagande. Dans le même esprit la réflexion de M.HELLER sur la langue s'inscrit directement dans la lutte politique, puisqu'il écrit:

"Le système soviétique est une dictature de la langue; pour le combattre il faut, en premier lieu, détruire la langue de la dictature." (HELLER-79, p.1)

* Bilinguisme et double compétence.

L'opposition entre la "langue de bois" et la "langue vivante" se présente parfois comme une double compétence au sens strict, une diglossie maîtrisée et consciente, à l'intérieur d'une distinction radicale des deux langues. Ainsi, pour M.HELLER, la "langue soviétique" est bien une véritable *langue*, et les Soviétiques seraient bilingues, *choisissant* selon les circonstances (chez soi/dans une réunion officielle) d'utiliser l'une ou l'autre des deux "langues" à leur disposition.

On chercherait en vain, cependant des critères linguistiques de reconnaissance des deux langues. Il s'agit, en fait, essentiellement de divergences d'interprétation du sens des mots.

Par exemple, pour A. et T. FESENKO, qui se placent explicitement dans une problématique orwellienne:

"Jamais la charge sémantique des mots et des expressions n'a été aussi différente pour les masses populaires et ceux qui détiennent le pouvoir que pendant la période soviétique. Les termes et les expressions 'socialisme', 'vigilance', 'ennemi du peuple', 'souscription volontaire à l'emprunt', 'l'enthousiasme des masses' s'opposent diamétralement dans l'interprétation officielle et l'interprétation authentiquement populaire." (FESENKO, p.206)

On aurait ainsi une pure et simple *inversion des signes*, dans un système parasitaire ou "blanc" signifie "noir" et inversement:

"On peut couramment observer une intéressante conversion sémantique, dans laquelle le sens se change en son contraire: 'prospérité' (*blagosostojanie*) signifie 'pénurie de marchandises', 'essor' (*pod'em*) signifie 'stagnation'." (VENCLOVA-80, p.252).

De même la langue de bois polonaise est décrite comme fonctionnant à l'aide d'euphémismes, que l'herméneutique politique a pour tâche de retourner. Ainsi, "difficultés passagères" (*przejściowe trudności*) équivaldrait à "crise éternelle" (*staży kryzys*) (HEINZ-85, p.14).

Fait figure d'exception, à ce titre, le travail de C.JÖNSSON (1985), qui développe une étrange théorie, selon laquelle "le contraste entre la langue politique officielle et la langue privée" (p.9) est prévu dans la langue russe elle-même. Il y aurait ainsi deux mots pour "vérité": *pravda* dans la langue officielle (c'est une vérité relative, "variable" et "normative"), et *istina* dans la langue privée (c'est une vérité "objective", "absolue", "scientifique"). Il y aurait, de même, deux mots de deux langues pour "mensonge": *vran'ë* et *lož'*.

Mais, que les mots diffèrent ou que les mêmes mots aient des sens différents, le Maître-herméneute connaît les deux "langues". Il est normal, alors, qu'il sache traduire de l'une dans l'autre, effectuant cette opération avec l'aisance d'un traducteur confirmé. On aura ainsi de nombreux exemples de traductions.

Pour A.BESANCON (1980, p.201), "kolkhoze" doit se traduire en "langue humaine" par "une plantation servile, sous la conduite d'une bureaucratie et sous la surveillance d'un système de répression". Pour M.HELLER (1985, p.274), "l'expression 'liberté de parole' signifie 'nécessité de condamner un innocent'". De même, A. et T. FESENKO parlent de "dédoublément sémantique du lexique". Ainsi

"'ennemi du peuple' est perçu par les larges masses comme 'ennemi du régime', rêvant du bien du peuple; 'l'enthousiasme travailleur des masses' recouvre l'exploitation effrénée de l'homme par l'Etat, qui oblige les citoyens soviétiques à s'éreinter sur un travail au-dessus de leurs forces dans le froid et la faim, dans la crainte de la répression; 'la vigilance soviétique' signifie une terreur effrayante, qui condamne d'innombrables victimes innocentes à périr dans les geôles du NKVD-MVD." (p.206)

Ils concluent:

"Dévoiler le sens authentique de telles expressions est un contre-poison élaboré par le peuple contre son abrutissement par des clichés mensongers." (p.206)

Mais le Maître-herméneute ici n'est pas exactement un traducteur comme les autres, il ne traduit pas deux langues égales, il redresse un rapport faux des mots au réel en un rapport vrai: *il traduit du faux en vrai*. L'herméneute, notons-le, est soit un érudit conscient travaillant pour le peuple, soit le "peuple" lui-même.

* La lecture entre les lignes.

Il est une autre façon de pratiquer l'herméneutique, c'est de lire entre les lignes. Dans ce cas on aurait un schéma idéal de communication détourné: un locuteur L adresse à un destinataire D un message en code secret, et un récepteur parasite R intercepte et décode ce message qui ne lui était pas destiné, mais qui était *clair* au départ avant d'être codé. Ici l'idée de maîtrise sur la langue est poussée à son paroxysme: il y a maîtrise du sens par le Machiavel qui crypte le message, et égale maîtrise par l'herméneute qui le décrypte.

C'est ainsi que dans *Le pavillon des cancéreux* d'A.SOLŽENICYN le responsable local du Parti, Rusanov, lisant son journal, *interprète* les signes cachés, réservés aux seuls initiés. Il y a bien, au départ, intention de communication, ce qui permet à JÖNSSON (qui étudie cet exemple) de considérer la kremlinologie comme une activité "sémiotique": une analyse d'un système de signes. Pour lui, l'URSS se caractérise par une "communication ésotérique" (p.12). L'URSS a une vie politique secrète:

"la direction a un certain besoin de communiquer avec les cadres des niveaux inférieurs. En même temps ceux-ci ont besoin d'informations sur les rapports de pouvoir au sommet. (...) Ainsi, 'émetteurs' et 'récepteurs' font un égal usage d'une communication ésotérique, dont le sens profond n'est compris que par un cercle étroit de récepteurs." (p.13)

Toutes ces affirmations, toutefois, ne donnent encore que bien peu de critères formels de définition de la langue de bois comme langue.

II- La langue de ceux qui ne savent pas.

Dans une autre perspective, qui nous semble complémentaire de la première, la langue de bois serait parlée par des ignorants, ceux qui ne savent pas parler autrement qu'ils ne parlent. Toute idée de diglossie consciente est alors abandonnée, et les groupes sociaux-politiques sont repérables par leur langue, ou l'utilisation qu'ils font de leur langue. On peut dégager ainsi une série d'études stylistiques des traits spécifiques de la langue de bois. Paradoxalement, ces recherches stylistiques, qui donnent de nombreux exemples concrets, par la grande attention qu'elles accordent aux textes, à l'écriture, aux faits de langue, en disent souvent plus long que les études portant sur l'opposition "langue du vrai/langue du faux".

Cette problématique de la non-maîtrise est néanmoins, elle aussi, fortement contradictoire.

A/ L'Ignorant populaire.

Selon A. et T. FESENKO, le "bon usage" (*kul'tura reči*) de la langue russe, de la "langue des classiques", a été mis en péril dès la révolution de 1917 par l'introduction systématique d'argotismes, de mots dialectaux et d'expressions triviales, opération cautionnée par la théorie marxiste, qui appelait à "mettre la langue russe sens dessus-dessous" (*7), c'est à dire à mettre au premier plan le sociolecte des classes dominées.

Les Bolcheviks, uniquement préoccupés de tâches pratiques comme l'éducation politique et technique de la jeunesse, auraient ainsi négligé totalement la pureté du russe (p.35), avant de s'apercevoir, vers 1945, que la "nouvelle langue" qui naissait ne convenait pas à leurs desseins de manipulation du peuple (p.16).

B/ L'Ignorant bureaucrate.

Les Bolcheviks seraient à l'origine d'une autre contamination de la langue russe, due, cette fois, à une langue trop savante: intellectuels ayant vécu en émigration, ils en auraient rapporté le goût des mots internationaux et des néologismes politiques, qui sont autant de barbarismes incompréhensibles pour le "peuple" (FESENKO, p.22, 25).

En URSS même, de nombreux écrivains, critiques littéraires et linguistes se sont élevés contre l'invasion du russe par les tournures bureaucratiques, tournures qui, selon K.ČUKOVSKIJ, "encombrent la phrase avec des mots creux et détournent l'attention" (ČUKOVSKIJ, p.132).

Il nous paraît important de noter que, parmi les caractérisations stylistiques de la langue du pouvoir ou de la langue de la bureaucratie soviétique ce sont les remarques sur le *lexique* (néologismes et barbarismes) qui sont les plus fréquentes. Les faits syntaxiques qui appartiendraient en propre

*7- N.Ja.MARR, *Izbrannye raboty*, Leningrad, 1933, t.2, p.24, cité dans FESENKO, p.60.

à la langue de bois sont très rarement mis en avant (*8). A. et T. FESENKO jugent que les changements syntaxiques du russe à l'époque soviétique sont "insignifiants" (p.186). Ils appliquent à la syntaxe une analyse d'ordre purement *stylistique*: pour eux la "bureaucratisation" de la langue se traduit par une "syntaxe alourdie et compliquée" (p.187). Ils notent comme exemple de style lourd l'abondance de groupes "verbe désémantisé + nominalisation" remplaçant un verbe plein (ex: *vesti bor'bu* au lieu de *borot'sja* - "mener la/une lutte" pour "lutter") (p.187). De son côté ČUKOVSKIJ déplore l'abondance de nominalisations dans les groupes nominaux, ainsi que les séries de génitifs en cascade, par exemple (tiré d'un commentaire soviétique sur NEKRASOV):

"Tvorčeskaja obrabotka obraza dvorovogo idët po linii usilenija pokaza tragizma ego sud'by."

('L'élaboration créatrice du personnage du domestique suit la ligne du renforcement de la démonstration du caractère tragique de son destin.') (cité dans ČUKOVSKIJ, p.142)

Un dernier trait de syntaxe superficielle couramment retenu est la répétition de formules toutes faites:

"Telle une maison faite de panneaux préfabriqués, la langue se constitue à partir de slogans, de citations de Staline." (HELLER-85, p.284)

Maria FABRIS, qui a étudié de nombreuses critiques de la langue de bois, écrit que les répétitions permettent l'assemblage d'éléments "préfabriqués", ce qui est "plus facile que d'en produire des nouveaux", et évite aux bureaucrates d'avoir à faire preuve d'initiative (FABRIS, p.145).

Nous pensons que cet ensemble de remarques sur la "syntaxe" présente un intérêt non négligeable, mais que l'enjeu dépasse les notations psychologiques sur la paresse intellectuelle chez des gens médiocres ou sur l'imitation de formules pompeuses chez des bureaucrates sans imagination. Les moyens d'analyser la répétition de morceaux "préfabriqués" doivent être cherchés ailleurs, nous y reviendrons.

*8- Rappelons que pour MARR en revanche, le lien de la langue et de la société se manifestait en premier lieu dans la syntaxe et ses transformations historiques. Au contraire STALINE (*Pravda*, 20/06/50) affirmait qu'il n'était "pas souhaitable que des changements fondamentaux se produisent dans la langue".

* Les remèdes.

Le 25 mai 1946 la *Pravda* publie le premier d'une longue série d'articles sur le thème suivant: il faut lutter contre les mots incorrects (*bezgramotnye*), vulgaires ou d'origine étrangère. Une reprise en mains de la pureté de la langue par le pouvoir politique s'annonce.

Quelques années plus tard K. ČUKOVSKIJ entame une série d'articles dans la *Literaturnaja gazeta*: les intellectuels ont pour devoir de dénoncer la sclérose de la langue et son appauvrissement par les clichés.

"Il faut cesser de parler par inertie, et se pénétrer du vrai sens des mots." (ČUKOVSKIJ, p.134)

Il s'agit pour lui d'un combat moral, mais qui prend les mêmes accents que le combat plus politique pour la purification de la langue mené par GORKI dans les années 1930 (cf. *O literature*, Moscou, 1935) ou par le linguiste FILIN et les normativistes dans les années 1960-1970.

Parler en langue vraie et parler en langue pure sont une seule et même chose, justifiée par l'idée que les mots ont un vrai sens, qu'un usage pervers de la langue aurait fait disparaître, et qu'il importe, en un combat moral ou politique, de retrouver.

III- La blessure de la non-transparence.

A/ Un jeu de miroirs.

On serait presque tenté, parfois, d'adhérer à ce combat du vrai contre le faux, tant la conviction des auteurs est grande, s'il ne s'avérait que cette lutte pour les mots est la même chez les responsables politiques soviétiques. Étrangement, détracteurs et "auteurs" de la langue de bois tiennent le même langage sur la langue et le vrai.

A l'heure actuelle de nombreux travaux universitaires s'effectuent en URSS, principalement dans les facultés de journalisme, étudiant les caractéristiques de la "propagande bourgeoise" dans des pays comme les Etats-Unis. Un des traits les plus fréquemment notés est la *fausse nomination* des choses et des idées:

"Reagan emploie 'lutte contre le terrorisme international', expression par laquelle il désigne les luttes de libération nationale." (STRIZENKO-82, p.12).

Ici aussi l'euphémisme est dénoncé comme étant à la base de la fausse dénomination. Ainsi "la crise cubaine" masque ce qu'une dénomination vraie désignerait comme "la Révolution cubaine" (ib., p.39). Ici aussi il s'agit bien d'une langue: d'après Vodjanikova la propagande américaine pendant la guerre du Vietnam aurait créé une langue spéciale, le "vietglais" (*v'etlijskij*), dans le but de déformer la réalité des événements (VODJANIKOVA-85, p.5).

Enfin, et c'est ici le point important, il est clairement affirmé en URSS que la véridicité des nominations concerne directement *le travail des linguistes*. Après avoir énuméré un certain nombre de fausses nominations de la propagande américaine, qu'il redresse en noms adéquats:

"mission sur Hanoï	→ le bombardement de Hanoï
notre présence	→ l'occupation militaire
vietcong	→ paysan vietnamien, surtout celui qui est tué par "nous"
la foi	→ nos convictions
le fanatisme	→ leurs convictions
emploi partiel	→ le chômage",

le linguiste ukrainien Beloded ajoute:

"La linguistique progressiste du monde entier lutte pour la pureté des langues des peuples, pour doter les mots et expressions d'un contenu objectif et véridique (...). Elle s'élève résolument contre la politique linguistique qui tente de transformer la langue en un instrument pour obscurcir la conscience des gens, et qui déforme par tous les moyens la langue du peuple." (BELODED-75, p.7).

En 1924 les représentants les plus connus du "Formalisme russe" étudient la *langue de Lénine*, dans la revue LEF, N°1. Opportunisme ou intérêt scientifique, ils sont unanimes à souligner que Lénine s'attaque au "langage verbeux", au

"verbiage bureaucratique" de l'administration tsariste (EJXENBAUM, p.9), aux "formules qui font frémir, à voir ainsi galvaudée la langue russe si chère au cœur", (LENINE-58, t.5, p.235-236; cité par EJXENBAUM, p.9), mais également au "verbiage propre aux intellectuels bourgeois" (ib., p.10), aux "torrents de paroles" de ses adversaires sociaux-révolutionnaires (LENINE-58, article "De la nocivité des phrases", t.29, p.565-566, cité dans ib., p.9-10). Selon EJXENBAUM, Lénine "n'apprécie pas le langage livresque, mais bien la langue simple, la langue parlée" (ib., p.9). Il s'oppose à la "verbosité", aux "grands mots" (p.11); il "s'inquiète de la transformation en termes banals d'usage courant des mots qui lui sont chers et à ses yeux riches de signification profonde" (p.10). A ce langage envahi de mots vides Lénine oppose, selon EJXENBAUM, un "langage de type pratique" (p.11) en employant les "mots de la langue parlée et des locutions quotidiennes" (p.11). Pour Lénine les Cadets, les SR, les Mencheviks sont "le parti des mots", les Bolcheviks, par contraste, étant "le parti des actes" (LENINE-58, t.10, p.222-223, cité dans ib., p.15). Selon TOMAŠEVSKIJ Lénine oppose la *vie* et le *verbiage* (LENINE-58, t.24, p.35; cité dans TOMAŠEVSKIJ, p.17).

De même ČUKOVSKIJ en 1963 rappelle que "Lénine accuse ses adversaires de cacher derrière un style bureaucratique l'essence contre-révolutionnaire de leurs idéaux" (ČUKOVSKIJ, p.137).

Qu'est-ce qui oppose cette attitude de Lénine envers la langue à ce que nous avons étudié dans les deux premières parties? Un détail, un seul: le nom de l'adversaire. De Lénine à Heller, c'est une même conception de la "langue" et de la "vie" qui est à l'œuvre. Cette parfaite réversibilité des arguments ne semble nullement patente pour ceux qui les utilisent, et qui vont jusqu'à reprocher à leurs adversaires *ce que précisément ils revendiquent*, au nom de la juste adéquation de leur propre langue au réel:

"Lénine revendique le droit de rendre aux mots leur véritable sens et dénie à ses adversaires celui d'utiliser les termes révolutionnaires sans autorisation du guide." (HELLER-85, p.278)

Pourquoi alors les caractéristiques de la "langue du pouvoir" sont-elles si âprement dénoncées par les représentants de ce même pouvoir? Pourquoi L.I.BREŽNEV écrit-il:

"Tout le travail d'éducation idéologique doit se faire de façon vivante et intéressante, sans phrases-clichés et sans un assemblage standardisé de formules toutes faites. Le Soviétique est un homme instruit et cultivé. Et quand on se met à lui parler une langue bureaucratique sans contenu, quand on croit en être quitte grâce à des phrases faites de généralités plutôt que liées concrètement à la vie, aux faits réels, il débranche, tout simplement, son poste de télévision ou de radio, il replie son journal." (BREŽNEV-81, p.75) ?

Pourquoi trouve-t-on chez GORKI cette revendication d'une langue *simple et claire*:

"L'incorrection lexicale est toujours associée à l'incompétence idéologique (...). Aucun de nos critiques n'a montré aux écrivains que la langue dans laquelle ils écrivent est soit difficilement accessible soit absolument impossible à traduire dans les langues étrangères. Or le prolétariat de l'Union des Soviets a conquis et affirme son droit à bolcheviser le monde. (...) Il est indispensable de mener une lutte sans merci pour purifier la littérature de la pacotille verbale, une lutte pour la pureté et la clarté de notre langue." (GORKI-35, p.136-137; cité dans FESENKO, p.202) ?

Pourquoi enfin l'argumentation de l'un est-elle dénigrée par l'autre au nom même des arguments du premier:

"L'adversaire de Lénine" est "le mot doté d'un sens précis, né au fil de l'histoire." (HELLER-85, p.277) ?

B/ La langue parfaite existe déjà.

Le dialogue de sourd: n'est qu'apparent, le combat est le même. Les oppositions sont à redécouper totalement, non plus du point de vue des camps politiques mais du point de vue de la conception de la langue et du langage. L'épistémè impensée qui préside à l'élaboration du discours anti-langue de bois comme du discours puriste soviétique révèle un même fantasme, une même utopie provenant d'une même blessure: *il y a des mots entre l'homme et les choses.*

* Langue transparente et langue opaque.

Dans la métaphysique occidentale du signe la *signification* est pensée sur le mode de la *représentation*: le nom est mis pour la chose, par substitution de l'impropre au propre. Le sens est assimilé à la vérité, qui est la *conformité* des mots au réel. Ceci explique qu'il y ait des *noms adéquats* et d'autres pas (cf. les "traductions"):

(En URSS) "le problème de la relation de la langue et de la réalité est un dédoublement, inhabituel pour l'évolution linguistique, de la sémantique des mots en sémantique officielle et non-officielle, c'est à dire qu'il existe dans une même forme, parlée ou écrite, une image volontairement mensongère ou une perception authentique de la réalité soviétique."
(FESENKO, p.207)

Guidé par la morale, le bon sens ou la conviction politique, l'herméneute pourchasse le faux et l'ambigu pour rechercher le vrai et l'univoque, qu'il va révéler dans son idéale "langue claire" (langue idéale qui rappelle fortement le métalangage univoque de l'entreprise néopositiviste).

C'est, par exemple, ce qu'on trouve dans l'article de JÖNSSON: sa position herméneutique de lecture entre les lignes repose sur une définition du signe comme "chose mise pour une autre chose qui est absente" (ECO-75, p.12, cité par JÖNSSON, p.2), c'est à dire une vision du signe comme *parasite*: au terme de l'opération herméneutique le signe doit s'effacer, disparaître, pour laisser se révéler le sens dans sa plénitude première. JÖNSSON, pour justifier son approche "sémiotique" de la "communication ésotérique" en URSS, s'appuie, à notre avis, sur une interprétation erronée de la définition saussurienne de la langue comme un système de signes. En affirmant que "Il (Saussure) a souligné que la relation entre le signifiant et le signifié est totalement arbitraire" (p.2), il passe sous silence la distinction fondamentale entre le *signifié* et le *réfèrent*, ce qui permet sa lecture directe du réel derrière les "signes".

Si la langue n'est que représentation, il est normal que toute activité langagière ressentie comme un système où le mot ne dit que le mot et pas la chose soit immédiatement dévalorisée. La découverte de la dimension autonome du signifiant, que ce soit dans la psychanalyse ou l'écriture littéraire moderne, n'est pas reconnue par tout le monde et provoque le trouble devant un ordre propre: celui de la *langue*.

Tous, dissidents de l'intérieur ou de l'extérieur, kremlinologues ou linguistes fonctionnaires de l'Etat soviétique, tous ont un rêve commun: une langue qui ne serait pas une langue mais un reflet fidèle, un médium transparent, une ombre légère dont la matérialité s'efface devant la lumière aveuglante du réel, réel qui se donne à *voir* avant de se donner à *dire*. La langue idéale serait alors quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la langue, mais du *substitut*, une carte qui ne serait qu'une répétition pure et simple du territoire, un territoire second, identique au premier et substitué à lui. La langue parfaite est une langue que l'on ne voit pas: si la langue de bois (la langue des autres) n'est faite que de mots, la langue vraie *fait oublier ses mots*, qui ne sont plus que les discrets et fidèles représentants des choses.

Dans cette quête d'un antique fantasme philosophique et religieux: le bonheur perdu de la communication directe (le langage des anges, cf. DE CERTEAU-85) et de la connaissance im-médiate du réel apparaît une vieille souffrance, celle de la division, et un vieux regret, celui de l'unité. Ce rêve de la langue adamique, celle qui appelait les choses par "leur" nom, qu'est-ce, en fait, sinon un retour impensé à la problématique du XVIIe siècle (les mots comme "signatures des choses", cf. C.G.DUBOIS-70) puis des XVIIe et XVIIIe siècles, où une langue parfaite permettrait de "calculer" (cf. LEIBNIZ) de façon adéquate le réel à dire?

Mais ici point n'est besoin de fabriquer une langue artificielle ou de reconstituer une langue pré-babélique: l'optimisme des détracteurs de la langue de bois ou de la langue bureaucratique est à toute épreuve, pour eux la langue parfaite, celle qui dit le vrai, existe déjà, elle a nom la "langue

vivante" (FESENKO, HELLER), la "langue humaine" (BESANCON), la "langue privée" (JÖNSSON), la (vraie) "langue russe" (HELLER), la "langue pure" (GORKI), la "langue simple" (LENINE), la "langue liée à la vie" (BREŽNEV). Cette langue parfaite et naturelle est simplement le négatif de la langue de bois, langue factice.

* L'être.

Dans cette vision de la langue ayant pour première fonction la représentation de ce qui est, le rapport langage/réel nous semble révéler un *postulat réaliste implicite* de la part de ceux qui, jugeant du degré d'adéquation de la "langue de bois" au réel, ne font que reproduire l'effet d'évidence immédiate de leur propre perception du réel. Dans l'idéologie de la représentation transparente *les faits parlent tout seuls*, le réel est intelligible antérieurement à toute *pratique* langagière, et la vérité, donnée naturelle et objet premier, se laisse appréhender *en dehors* de tout langage.

Toute la réflexion sur le style et le signe dans la "langue de bois" empêche, à notre avis, de poser le problème de l'instance vérificatrice de l'adéquation du signe au référent. C'est vouloir mettre l'ontologie dans la langue et refuser de reconnaître qu'"il n'y a pas de métalangage", qu'il n'y a pas de lieu extérieur au langage d'où l'on pourrait juger de cette adéquation, pas de lieu "naturel" où le réel se donnerait à la connaissance sans la médiation, le filtre ou l'écran du langage.

* La langue est une nomenclature.

Si la fonction de nomination est encore plus importante que la fonction de communication, il s'ensuit que la langue se réduit à un ensemble (plus ou moins riche, plus ou moins beau) de mots: c'est un stock lexical (ou un stock d'assertions sur le réel, ce qui revient au même).

Ceci explique l'insistance de A. et T. FESENKO sur les *listes* de néologismes et de barbarismes, de A. BESANCON sur les traductions des mots; ce sont toujours des *noms* qu'on met en cause, jamais ou presque des formes propres à une langue

donnée. Ceci explique l'extrême rareté des notations syntaxiques. Dans ce dernier cas un phénomène comme la nominalisation, par exemple, est décrit comme relevant du lexique et du style. La syntaxe n'est donc conçue que comme l'arrangement superficiel des mots entre eux.

* Nature et culture.

La langue du Maître-Machiavel tendrait vers un but:
"détruire toute possibilité de penser logiquement"
(HELLER-85, p.282)

G.ORWELL est ici une source d'inspiration inépuisable: comme la novlangue de 1984, la langue de bois contrôlerait la pensée (HELLER-83), et l'absence d'un mot dans la langue *empêcherait* la pensée d'utiliser le concept correspondant. Il s'agit d'une conception ultra-culturaliste, sorte d'hypothèse Sapir-Whorf poussée à la caricature, rendant à la limite impossible le passage d'un système linguistique à un autre. La contradiction est alors totale entre cette conception ultra-culturaliste et celle, universaliste et ontologique, de la langue comme reflet du réel, qui affirme, elle, la traductibilité du faux en vrai, de l'inadéquat à l'adéquat, du culturel au naturel.

* Le peuple innocent.

Il semble exister, en effet, un lieu *naturel* à partir duquel on peut juger de l'adéquation des mots aux choses. Ce lieu a pour nom "le peuple". La langue vraie serait parlée par un peuple innocent, sorte de bon sauvage, ou d'Homme avant la Chute, utilisant la langue (transparente) uniquement dans sa fonction référentielle, communiquant sans la moindre équivoque pour nommer "le pain, l'amour, la naissance, la mort", ces thèmes éternels dont la désignation par la langue est supposée se situer au-dessus de l'existence contingente.

Cette "langue du peuple" serait la langue parfaite,

parce que façonnée par les siècles et l'expérience, et s'opposant au vocabulaire artificiel de la langue de bois, *imposé* d'en haut:

"A la différence du peuple, qui a ciselé depuis des siècles des mots et des expressions englobant toute la diversité de la vie humaine, les Bolcheviks ont créé des centaines et des milliers de phrases politiques sans âme." (FESENKO, p.208)

Il faut remarquer, toutefois, que si le "peuple" est le critère du vrai, il est loin d'être celui du beau, car toutes les expressions populaires, triviales ou argotiques sont soigneusement exclues de l'idéale langue "pure". C'est donc une image du peuple totalement abstraite et idéalisée qui apparaît. Cette image devient négative dès qu'il s'agit de traits "populaires". Dans le discours puriste, la "langue du peuple", porteuse de poésie et de spontanéité, n'est admise qu'une fois retravaillée par les "grands écrivains" (cf. SERIOT-82, p.70).

En fait on observe, dans tous ces textes, un flottement constant entre l'idée du "peuple" au sens socialiste (s'opposant à la bourgeoisie) et l'idée du "peuple" au sens romantique (s'opposant aux autres peuples ou aux éléments cosmopolites et déracinés).

De plus, l'attitude supposée du "peuple" envers la langue est étonnamment variable. Ainsi, à quelques pages d'intervalle A. et T. FESENKO affirment que la langue du pouvoir est

"une drogue verbale qui, il est vrai, est souvent démasquée par le peuple" (p.30)

(il s'agit du "retournement" ou "détournement" des mots du pouvoir, d'où une idée du peuple-maître), mais en même temps

"Le citoyen soviétique, parfois inculte, qui ne comprend pas toujours le sens authentique des mots traditionnels de sa langue maternelle, devait manier une quantité de mots, pour lui incompréhensibles, de la terminologie politique, créée non par les besoins de son "moi" personnel, mais par des formes d'Etat, préparées d'avance par la clique bolchevique." (p.27)

(d'où l'idée d'un peuple-ignorant).

EN GUISE DE CONCLUSION: le sujet et le discours.

Après avoir fait apparaître l'existence d'une idée mythique de la langue, nous donnerons ici quelques directions de recherche pour déplacer le cadre épistémologique à l'intérieur duquel on peut penser le rapport langage/pouvoir dans les sociétés de type soviétique.

Le fait que l'argumentation utilisée par les deux adversaires est identique met en évidence un phénomène fort classique, et nullement mystérieux ou magique: le sujet parlant n'a pas conscience du processus de production de la référence des mots qu'il utilise. Comme le souligne F.FLAHAUT (1978, p.73):

"Ce que le sujet 'naïf' identifie à la réalité, ce n'est pas la langue, mais son discours ('son' discours, c'est à dire celui qu'il fait sien). Chaque fois que cette détermination comme réalité s'opère au nom de l'Universel et de la Vérité, le discours est incompatible avec un autre qui a, de façon avouée ou non, les mêmes prétentions."

En définissant leur objet comme une inadéquation des mots et des faits, les critiques de la langue de bois pensent occuper une place leur permettant de séparer le réel de l'irréel, et de juger du degré d'adéquation des mots au réel. Cette place est le lieu illusoire d'une extériorité d'où un sujet pourrait examiner le réel et les mots pour le dire, sans avoir à faire la théorie de son propre rapport au réel, rapport posé comme immédiat, absolutisé et hors de toute mise en cause. Cette idéologie de la transparence implique des effets de reconnaissance: un sujet pour qui "kolkhoze" est un signe opaque *reconnaît* le vrai lorsqu'il voit "plantation servile", et se reconnaît par là même comme sujet potentiel du discours qu'il reconnaît comme vrai (adéquat). Ce discours est pour lui tellement "naturel" que les mots qu'il emploie deviennent à ses yeux *invisibles*. Dans l'idée du machiavélisme ou de la transparence est à l'œuvre une même conception implicite du *sujet parlant* comme source, origine de son discours, se plaçant dans une position extérieure

à la langue pour jouer sur le sens des mots ou en vérifier l'adéquation au réel. Mais les effets de reconnaissance du vrai le rendent *aveugle* aux déterminations extérieures de ce qu'il dit. Croyant être le maître de son discours, il y est en fait assujetti. Ce que chacun pense être la langue vraie est tout simplement le discours qu'il tient; la langue opaque, ou "langue de bois", c'est le discours des autres.

Les travaux de M. PECHEUX ont montré que les productions langagières sont soumises à des contraintes de deux ordres, distinctes et imbriquées: celles de la langue et celles du discours. Les énoncés sont soumis à des règles de sélection, combinaison et enchâssement, à des *contraintes* spécifiques qui ne sont pas uniquement du ressort de la pure créativité individuelle. Si la "langue" de l'Autre est perçue comme irrecevable, opaque, laide ou monstrueuse, c'est que cette réception, faite au nom du bon sens, du vrai sens ou de l'universalité de la vérité, est inconsciente de ses déterminations historiques et idéologiques.

C'est pourquoi "plantation servile" n'est ni plus vrai ni plus faux que "kolkhoze". L'expression *prend son sens* en fonctionnant au sein d'une "formation discursive", qui détermine "ce qui peut et doit être dit" (PECHEUX-75, p.144). La marge du dicible est étroite: on ne peut pas tout dire, et on ne dit jamais n'importe quoi.

La parole, en effet, n'apparaît jamais sur un fond "neutre". La langue adamique, parole sans mémoire et solitaire, est le mythe le plus tenace de la linguistique. En fait un texte, écrit ou oral, n'a jamais une initiale absolue. "Ca parle" toujours avant et ailleurs. La "parole" du sujet est hétérogène, réponse, écho, renvoi ou rejet de la parole des autres.

Le discours politique soviétique n'échappe pas à cette situation. Ce n'est pas un espace clos, pur cristal de l'absolue déraison ou du mensonge parfait, produit schizophrénique d'un Maître des mots. Comme tout discours il est sans

extérieur propre, sans frontière stricte. L'Autre réapparaît toujours, au niveau implicite, même s'il est évacué au niveau explicite. La présence de la parole de l'Autre dans le discours politique soviétique peut se déceler dans des *traces* matérielles, qui se réalisent dans la langue, et plus précisément dans la syntaxe. Ces traces sont visibles, par exemple, dans le phénomène syntaxique de l'enchâssement. Il s'agit des complétives, des gérondifs, des nominalisations, toutes formes où une relation prédicative est décalée par rapport à la phrase principale dans laquelle elle est insérée. (Ce phénomène n'apparaît pas dans la phrase déclarative simple et canonique de la conception aristotélicienne de la langue comme représentation du monde.) Ce décalage permet de *réifier* des relations prédicatives antérieures et extérieures, d'en faire des objets qu'on constate sans avoir à prendre en charge la relation entre le sujet et le prédicat. La responsabilité, la source de cette relation prédicative sont effacées. L'abondance des nominalisations, notée par ČUKOVSKIJ et bien d'autres, nous montre que dans le discours politique soviétique résonne une voix sans nom. Dans ce discours sans sujet, frêle caricature, peut-être, du "procès sans sujet" (cf. ALTHUSSER), la voix sans nom fait écho à d'autres voix, en réponse anonyme à un Autre invisible, innommable mais toujours présent.

Prenons un énoncé tel que:

"Razrabotka programmy svidetel'stvoet ne tol'ko ob istoričeskix pobedax v oblasti rozjajstvennogo i kul'turnogo stroitel'stva, no i pokazivaet bol'suju i raznostoronnjuju rabotu partii."

(Traduction littérale) ('L'élaboration du programme (du Parti) non seulement témoigne des victoires historiques dans le domaine de l'édification économique et culturelle, mais aussi montre le grand et diversifié travail du Parti.') (XRUSČEV-61, p.126)

Dans cet énoncé sans sujet ni cause l'énonciateur n'est qu'un témoin: il "voit" des objets, des processus dont il n'est pas l'Agent, son dire s'efface derrière son voir. Mais les nominalisations qui suivent les deux verbes ne peuvent se comprendre que comme réfutation d'un énoncé antérieur adversatif, dont il ne reste plus qu'une *trace* à demi effacée.

Ainsi du mensonge, de l'inadéquation, du délire ou du jeu il n'y a rien à dire, sinon que le métalangage n'existe pas. On s'intéressera plutôt au réel de la langue, aux formes propres de la syntaxe, aux formes de la subjectivité qui y sont inscrites ou bien masquées. Car ce fonctionnement discursif s'appuie sur les limites du possible et de l'impossible dans une langue donnée: nous avons montré ailleurs (cf. SERIOT-85) que cet effacement du sujet d'énonciation et le décalage des niveaux d'assertion ne pouvaient pas prendre les mêmes formes linguistiques par exemple en tchèque ou surtout en chinois, langue qui ne connaît pas les nominalisations. Le *style* lourd et embrouillé de la langue de bois soviétique n'est alors qu'une conséquence de cet effacement du sujet de l'énonciation dans des formes enchâssées. Une traduction littérale en français ou en anglais sera à la limite agrammaticale. En revanche, si on tient à respecter la grammaticalité de la langue d'arrivée dans la traduction, par exemple en remplaçant une nominalisation par une proposition coordonnée ou subordonnée, on déplace la répartition des éléments implicites et explicites en courant le risque de réintroduire une prise en charge, donc de faire une *faute politique*.

Nous dirons en conclusion que la langue de bois n'est pas magique, parce que ce n'est pas une *langue*. C'est un discours, qui se caractérise par une tension extrême entre une homogénéité, un monolithisme déclarés et une hétérogénéité fondamentale. Cette hétérogénéité, qu'on peut repérer dans des phénomènes profonds de la syntaxe, manifeste la présence constante de discours adverses et antérieurs.

Il ne sert à rien de repousser dans le discours de l'Autre, dans la "langue de bois" le fantasme de la maîtrise malhonnête de la langue au nom de la maîtrise honnête de la dite langue. Toute idéologie tend à dissimuler son rapport au réel en le prétendant universel, naturel et anhistorique. Loin des anathèmes sur le mensonge et la manipulation, il nous semble plus utile d'étudier le *fonctionnement* d'un discours dans une société donnée, en reconnaissant le caractère contingent et idéologiquement déterminé de la référence des mots.

Mais si le discours politique soviétique présente une si forte tendance à l'effacement du sujet de l'énonciation, à l'assujettissement du sujet parlant au sujet universel, on pourra légitimement se demander les raisons de cet assujettissement dans une pratique politique prétendant relever du marxisme-léninisme.

B I B L I O G R A P H I E

- BELODED I.K. (1975): "Funkcionirovanie jazykov narodov SSSR v uslovijax rascveta socialističeskix nacij", dans Voprosy jazykoznanija, N°4, p.3-10. (*Le fonctionnement des langues des peuples de l'URSS avec l'épanouissement des nations socialistes*).
- BESANCON A. (1978): La confusion des langues, Calmann-Lévy.
- BESANCON A. (1980): Présent soviétique et passé russe, Livre de Poche, coll. Pluriel.
- BREŽNEV L.I. (1981): "Otčet Central'nogo Komiteta KPSS XXVI s'ezdu Kommunističeskoj Partii Sovetskogo Sojuza", dans Materialy XXVI s'ezda KPSS, Izd. Političeskoj literatury, Moscou.
- ČUKOVSKIJ K. (1963): Živoj kak Žizn', Molodaja gvardija, Moscou. (*Vivante comme la vie*).
- DE CERTEAU M. (1985): "Le parler angélique. Figures pour une poétique de la langue", dans La linguistique fantastique, Denoël.
- DUBOIS C.G. (1970): Mythe et langage au XVIIe siècle, Ducros.
- ECO U. (1975): "Looking for a Logic of Culture", dans SEBEOK T.A. (éd) The Tell-Tale Sign: A Survey of Semiotics, Peter de Ride Press, Lisse.
- EJXENBAUM B. (1924): EIKHENBAUM B. "Les tendances stylistiques fondamentales du langage de Lénine", dans Programme d'analyse N°2, (sans date), Paris, p.8-15.
- FABRIS M. (1983): "Il 'kanceljarit': linguaggio ufficiale e lingua comune nell'Unione Sovietica contemporanea", dans Materiali di storia, Annali della Facoltà di Scienze Politiche, Perugia.
- FESENKO A. et T. (1955): Russkij jazyk pri sovetax, Rausen Bros, New-York. (*La langue russe sous les Soviets*).
- FLAHAUT F. (1978): La parole intermédiaire, Seuil.
- GORKI M. (1935): GOR'KIJ M. O literature, Gos. Izd. Xud. Lit., Moscou. (*Sur la littérature*).
- HEINZ A. (1985): "Kilka uwag o tzw. nowo-mowie", dans Materiały z sesji poświęconej problemom współczesnego języka polskiego odbytej na Uniwersytecie Jagiellońskim w dniach 16 i 17 stycznia 1981, Polonia, Londres. (*Quelques remarques sur la novlangue*, dans Actes du Colloque consacré au problèmes de la langue polonaise actuelle, Université de Cracovie, 16-17 janvier 1981).

- HELLER M. (1979): "Langue russe et langue soviétique", dans Le Monde, 5-5-79.
- HELLER M. (1983): "Le Novlangue, langue officielle d'un tiers de l'humanité", dans Le Monde, 30-12-83.
- HELLER M. (1985): La machine et les rouages, Calmann-Lévy.
- JAKOBSON R. (1963): "Linguistique et poétique", dans Essais de linguistique générale, Ed. de Minuit.
- Język propagandy, Zeszytie TKN, Varsovie, 1979. (*La langue de la propagande*)
- JÖNSSON C. (1985): "Soviet Political Language: the Analysis of Esoteric Communication", XIII IPSA World Congress, July 16th, 1985, à paraître.
- KARPINSKI J. (1984): Mowa do ludu, Szkice o języku polityki, PULS Publications, Londres. (*Une langue pour le peuple, Essai sur le langage de la politique*).
- LENINE V.I. (1958): édition française des Œuvres complètes, Editions Sociales.
- Manipulacja i obrona przed manipulacją (1981), Zeszyty Edukacji Narodowej, Varsovie. (*Manipulation et défense contre la manipulation*).
- MARR. N.Ja. (1933): Izbrannye raboty, Leningrad. (*Œuvres choisies*).
- MARTINEZ L. (1981): "La langue de bois soviétique", dans Commentaire, N°16, p.506-515.
- Nowo-mowa (Materiały z sesji naukowej poświęconej problemom współczesnego języka polskiego odbytej na Uniwersytecie Jagiellońskim w dniach 16 i 17 stycznia 1981), Polonia Book Fund Ltd., Londres, 1985. (*Actes du Colloque consacré aux problèmes de la langue polonaise actuelle, Université de Cracovie, 16-17 janvier 1981*).
- PECHEUX M. (1975): Les vérités de La Palice, Maspero.
- SERIOT P. (1982): "La sociolinguistique soviétique est-elle 'néo-marriste'?" dans Archives et documents de la SHESL, N°2, p.63-84.
- SERIOT P. (1985): Analyse du discours politique soviétique, éd. Institut d'Etudes Slaves.
- STRIŽENKO A.A. (1982): Sredstva rečevogo vozdejstvija v buržuaznoj propagande, (avtoreferat kandidatskoj dissertacii), MGU, Moscou. (*Les moyens d'influence par la langue dans la propagande bourgeoise. Résumé de thèse. Université de Moscou, faculté de journalisme.*).
- TOMAŠEVSKIJ B. (1924): TOMACHEVSKI B., "La construction des 'thèses'", dans Programme d'analyse, N°2, (sans date), p.16-21.
- VENCLOVA T. (1980): "Two Russian Sub-Languages and Russian Ethnic Identity", dans Allworth E. (ed): Ethnic Russia in the USSR, New-York, Pergamon Press.
- VODJANIKOVA I.F. (1985): Osobennosti jazyka ideologičeskogo obščćenija, Dnepropetrovskij Gos. Universitet. (*Les particularités de la langue de la communication idéologique, Mémoire, Université de Dnepropetrovsk.*).
- XRUŠČEV N.S. (1961): "Otčet Central'nogo Komiteta Kommunističeskoj Partii Sovetskogo Sojuza XXII s"ezdu KPSS", dans XXII s"ezd KPSS, stenografičeskij otčet, Gos. Izd. Pol. Lit., Moscou. (*Rapport d'activités au XXIIe Congrès du P.C.U.S.*).